

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Les infirmières de Notre-Dame

Sommaire : t. 2. Simone.

ISBN 978-2-89585-265-0 (v. 2)

I. Titre. II. Titre : Simone.

PS8631.I62I53 2013 C843'.6 C2012-942617-2

PS9631.I62I53 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez les activités de Marylène Pion  
et des Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME



Simone



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À mon Félix.*



# 1

Simone se laissa tomber en position assise sur son lit et poussa un soupir en regardant sa valise ouverte. Elle avait envie d'en retirer tous les vêtements qu'elle avait choisis pour son séjour chez Flavie et de les remettre dans l'armoire. La jeune femme avait le goût d'annuler les quelques jours de vacances qu'elle avait compté s'offrir avant le début des cours. Flavie penserait sûrement que son amie avait décidé de se remettre à jour avant la rentrée. Simone était la seule à connaître la raison qui la poussait à vouloir rester à Montréal – elle ne s'était confiée à personne. L'idée de se retrouver chez Flavie, accueillie comme un membre à part entière du clan Prévost, lui ramenait à l'esprit combien elle se sentait indésirable dans sa propre famille. Flavie avait beaucoup de chance d'avoir grandi dans un milieu comme le sien. Récemment, cette dernière avait appris que celui qu'elle croyait être son parrain était en fait son père biologique. «C'est presque un conte de fées, la vie de Flavie» avait pensé Simone en apprenant le fin mot de l'histoire : sa mère lui avait caché pendant toutes ses années que l'ami proche de la famille était son véritable père.

Simone avait rêvé pendant longtemps semblable dénouement pour sa propre existence. Pourquoi n'aurait-elle pas eu, elle aussi, un oncle éloigné et fortuné qui l'aurait prise sous son aile ? Mais il en avait été tout autrement. Lorsqu'elle avait perdu en bas âge ses parents, son oncle Albert et sa tante Henriette l'avaient recueillie. Elle n'avait jamais manqué de rien dans cette nouvelle famille. Elle avait dû travailler à la ferme en plus de poursuivre ses études pour devenir institutrice. Sa tante

n'avait jamais compris ce besoin d'en apprendre davantage. Elle lui répétait sans cesse : «À quoi ça va te servir d'en savoir autant, veux-tu bien me le dire? Quand tu seras mariée et qu'une dizaine de marmots s'accrocheront à tes jupes, ce que tu auras appris dans les livres ne te servira à rien, ma fille!» Simone ne s'était jamais laissée décourager, bien au contraire. Le peu d'encouragements qu'elle avait reçus l'avaient poussée encore plus à vouloir obtenir son diplôme d'enseignante de l'École normale. Elle avait eu la ferme intention de réussir pour pouvoir quitter ce maudit village.

Simone avait été fiancée à Alphonse Boucher, un cultivateur de Saint-Calixte. Elle s'était rapidement rendu compte qu'elle ne pourrait se conformer «au moule de la femme» conditionné par la société. Devant toutes les exigences du mariage qui incombent à la femme – le devoir d'obéir inconditionnellement à son mari, l'abandon de son travail pour s'occuper du foyer familial et, ainsi, la perte de son indépendance et surtout, le fait de devenir une «pondeuse d'enfants» –, la jeune femme avait décidé de rompre ses fiançailles. Elle avait quitté son poste d'enseignante et était partie sur-le-champ pour Montréal afin de s'inscrire à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame. Ce dernier était l'un des hôpitaux les plus modernes en Amérique du Nord, et demeurait le seul établissement laïque. Les Sœurs grises y étaient encore présentes en grand nombre pour enseigner certaines matières et pour prodiguer des soins aux patients, mais le réel pouvoir appartenait désormais au conseil d'administration de l'hôpital dirigé par les médecins de l'Université de Montréal.

Simone n'avait pas regretté un seul instant son départ pour Montréal. En fuyant son fiancé, elle s'était éloignée en même temps de son oncle et sa tante. Elle avait toujours su qu'elle n'était pas désirée dans cette famille. Sa tante lui avait souvent

dit qu'elle l'avait prise en charge par obligation, parce que cela ne se faisait pas d'abandonner un enfant. Simone avait pensé pendant longtemps qu'il aurait peut-être mieux valu qu'Albert et Henrêlie la laissent à l'orphelinat. «Au moins, quelqu'un qui désirait vraiment un enfant aurait pu m'adopter. Et si j'étais restée à l'orphelinat, j'aurais été entourée d'amies.» Au lieu de cela, elle avait grandi en enfant unique auprès d'une tante acariâtre et d'un oncle qui, selon cette dernière, levait un peu trop le coude. Pendant toutes ces années, Simone s'était forgé une carapace. À première vue, ce qui aurait pu passer pour de la froideur et un certain snobisme était sa façon à elle de ne s'attacher à personne afin d'éviter de souffrir. Elle avait toujours éprouvé une certaine difficulté à se faire des amies, préférant se réfugier dans les livres. Il en avait été autrement à son arrivée à Montréal. Rapidement, elle avait noué une amitié avec Flavie Prévost qu'elle avait rencontrée dès le premier jour. Flavie lui avait aussitôt plu. Tout comme elle, la jeune femme venait d'un petit village et l'effervescence de la ville l'émerveillait. La curiosité et la naïveté de son amie l'avaient captivée. Flavie lui avait permis de croire que le monde n'était pas foncièrement mauvais et qu'il était encore possible pour elle d'être heureuse.

Simone avait aussi fait la connaissance d'Évelina Richer, une jeune femme fort différente de Flavie et à l'opposé d'elle-même. Évelina avait toujours habité en ville, et Montréal n'avait aucun secret pour elle. Évelina aimait séduire et contester l'autorité. Évelina avait du cran et elle n'avait pas peur d'émettre ses opinions. Elle avait été convoquée à quelques reprises au bureau de sœur Désilets, la sœur grise responsable de leur groupe – qu'elle avait rapidement rebaptisée «sœur Désuète». Comme bien d'autres, sœur Désilets persistait à croire que le métier d'infirmière devrait être strictement réservé aux religieuses.

Simone pensait autrement ; le temps des «bonnes sœurs» était révolu, alors les temps modernes devaient donner plus de place aux femmes.

Malgré leurs différences, les trois amies – qui partageaient la même chambre – s'étaient rapidement liées d'amitié. Parcourant la pièce du regard, Simone sourit en repensant aux beaux moments qu'elles avaient passés dans cette chambre. Elle attendait impatiemment la reprise des cours ; le trio serait alors de nouveau réuni. Flavie avait invité Simone et Évelina à venir passer quelques jours chez elle à La Prairie avant la rentrée. Évelina se réjouissait à cette idée. Pour sa part, Simone n'était pas certaine de pouvoir supporter de se retrouver à La Prairie chez Flavie, entourée de la famille de celle-ci : son frère Antoine, sa mère et sa grand-mère. Les liens familiaux étroits et chaleureux de son amie rappelaient trop cruellement à la jeune femme qu'elle n'avait rien connu de tel.

Flavie avait insisté lors de son dernier appel en lui disant que Clément se ferait un plaisir de les conduire, Évelina et elle, à La Prairie. «Tu as bien le droit de te reposer un peu ; tu as travaillé à l'hôpital tout l'été. Accorde-toi donc quelques journées de congé avant que l'école recommence», lui avait suggéré Flavie. Celle-ci n'avait pas tout à fait tort. Simone avait travaillé d'arrache-pied auprès des patients comme volontaire, sous la supervision de Suzelle Pelletier, une nouvelle garde diplômée qui avait profité de son statut pour lui reléguer les tâches les plus harassantes. Cette dernière l'avait traitée comme une vulgaire domestique. Simone s'était juré qu'elle n'agirait jamais ainsi quand elle-même serait infirmière. Les étudiantes avaient autant droit au respect que les gardes diplômées.

Simone poussa un soupir en tentant de retenir ses larmes. «Je ne sais plus où j'en suis, et je ne crois vraiment pas que de

partir pour La Prairie régler ce qui me tracasse.» Elle allait retirer ses vêtements de la valise quand Évelina fit soudainement irruption dans la chambre.

— Quoi? Ta valise n'est pas encore prête? Qu'attends-tu, Simone Lafond? Va-t-il falloir que je m'en occupe? la gronda Évelina, les mains sur les hanches. Clément va nous attendre.

— Sais-tu, Évelina, j'ai réfléchi et...

Évelina leva la main.

— Tu as réfléchi et tu t'es dit que tu pourrais rester enfermée ici et relire inlassablement tes notes de cours. *No way!* On a besoin de vacances.

— Je pourrais très bien me reposer ici avant la reprise des classes.

— Flavie nous attend. Elle serait tellement déçue si tu ne venais pas.

Simone poussa un soupir. Évelina avait décidé de toucher sa corde sensible pour la convaincre d'aller à La Prairie. Simone aurait aimé expliquer à sa compagne que le fait de se retrouver dans une famille aimante et chaleureuse lui rappelait le fait qu'elle avait grandi seule sans se sentir le moins aimée. Elle aurait voulu lui confier qu'elle n'était pas certaine d'être à sa place à l'hôpital Notre-Dame. Simone s'était toujours montrée forte, mais depuis quelques semaines, elle avait envie de s'apitoyer sur son sort. Mais elle n'en voulait pas à Évelina de la secouer un peu, car elle en avait grandement besoin.

Simone ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Depuis le début de ses études, elle obtenait de bons résultats scolaires et elle aimait s'occuper des patients. Malgré tout, dernièrement, elle

remettait en question sa formation d’infirmière. Les derniers jours passés avec Suzelle n’avaient guère contribué à lui donner confiance en elle-même. Suzelle se plaisait à la rabrouer et à lui faire sentir qu’elle ne valait pas grand-chose comparativement à une « vraie infirmière diplômée ». Simone avait aussi réalisé que, dans ce métier, elle serait toujours confrontée aux inégalités sociales et à l’injustice alors qu’elle abhorrait l’injustice. Les gardes diplômées profitaient des étudiantes, et les médecins profitaient des gardes diplômées. Elle n’y échapperait pas et, dans le cadre de sa profession, elle ne pourrait jamais prendre de décisions car elle devrait toujours se référer à un supérieur. « Au moins, dans mon école, c’était moi qui décidais ! » pensa Simone en se remémorant ce qu’elle appelait son « autre vie », soit sa vie d’enseignante dans une école de rang.

Mais c’était peine perdue que de se confier à Évelina. Celle-ci trouverait le moyen de minimiser ses sentiments et de lui dire que ce qu’elle-même vivait était bien pire. Évelina était ainsi faite : elle aimait être le centre de l’attention et refusait de s’apitoyer sur le sort des autres, ramenant tout à sa propre personne. Simone ne lui en voulait pas ; elle avait appris à la connaître au cours de sa première année d’études. Flavie, plus attentive, aurait mieux compris comment elle se sentait. À La Prairie, elle pourrait se confier à celle-ci. Simone repassa rapidement en revue le contenu de sa valise avant de la fermer.

Évelina poussa un soupir de soulagement.

— Bon ! Enfin ! J’ai bien cru que tu ne te déciderais jamais. Ça va nous faire du bien, la bonne odeur de fumier, les mouches par centaines et de se faire réveiller aux petites heures par un coq qui s’égosille !

Devant la description – ironique – faite par Évelina sur la joie de vivre à la campagne, Simone pouffa. Elle déclara ensuite :

— Et puis, on ne sait jamais, le beau Antoine pourrait t'apprendre à traire les vaches.

— Ah! J'aimerais bien que le frère de Flavie, ou le beau Antoine comme tu dis, m'apprenne autre chose qu'à traire une vache.

Simone roula les yeux par habitude. Les propos d'Évelina ne la choquaient plus. Son amie aimait provoquer et prenait plaisir à collectionner les conquêtes. «La vie est trop courte pour perdre son temps», aimait-elle répéter. Durant la première année d'études à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame, elle avait entretenu pendant quelque temps une relation avec le docteur Jobin – un homme marié – qui était l'un des professeurs de l'école. Puis, elle avait jeté son dévolu sur Bastien Couture, un interne. Lors de la remise des diplômes des médecins finissants, elle avait planté là Bastien pour retomber dans les bras de son ancien amant, le docteur Jobin.

Simone avait eu tôt fait de consoler Bastien, qui n'en menait pas large après s'être fait abandonner par Évelina. Elle était sortie quelques fois avec lui, mais il n'y avait rien de sérieux entre eux. Simone regarda sa valise en poussant un soupir. Sa décision était prise : elle irait à La Prairie. Revoir Flavie lui ferait le plus grand bien. De plus, elle espérait que Bastien remarquerait son absence.

\* \* \*

Simone distingua une silhouette qui se déplaçait en direction de la voiture. Flavie, les cheveux au vent – ils avaient poussé rapidement après sa dernière coupe qui s'était avérée catastrophique –, s'était mise à agiter les bras pour attirer l'attention du groupe en reconnaissant la Buick du père de Clément. Dès que ce dernier vit Flavie, il arrêta l'automobile, en descendit

et se dirigea vers elle. Simone les observa pendant qu'Évelina vérifiait son maquillage à l'aide du petit miroir qu'elle avait tiré de son sac à main. «Flavie et Clément ne sont pas encore fiancés, mais ça ne saurait tarder ! Ils sont faits pour être ensemble», pensa Simone en les voyant s'enlacer. Clément venait de terminer son internat, tout comme Bastien, et il était désormais chirurgien diplômé. Simone donnait encore deux ans au couple avant le mariage. «Flavie a fait le pacte elle aussi, alors c'est certain qu'elle terminera ses études avant de se marier.» Les trois amies s'étaient juré d'obtenir leur diplôme en soins infirmiers avant de se «caser» définitivement. Simone eut une pensée pour Bastien. Est-ce qu'elle avait trouvé l'homme de sa vie, elle aussi ? Sa relation avec lui était encore ambiguë. Elle voulait laisser le temps à Bastien de se remettre de sa rupture avec Évelina. Son amie lui avait laissé le champ libre et lui avait même signifié qu'elle ne comptait pas revenir sur sa décision. «Bastien et moi, c'était une histoire sans issue. Notre relation était vouée à l'échec ; nous sommes beaucoup trop différents.» Simone se doutait qu'Évelina avait envie d'autre chose que d'une petite vie bien rangée. Sa relation avec le docteur Jobin était beaucoup plus compliquée du fait qu'il était marié, ce qui ajoutait un défi supplémentaire à Évelina. Le rôle de maîtresse lui convenait parfaitement.

Réfléchir sur la vie amoureuse de ses amies ramena Simone à sa propre existence, dans laquelle l'amour n'avait pas pris une grande place au fil des ans. Le printemps précédent, elle était sortie à quelques reprises avec Paul Choquette – un interne qu'elle considérait comme un ami, guère plus. Paul aurait souhaité s'engager un peu plus sérieusement avec elle, mais elle n'en avait pas eu envie. Simone l'aimait bien, mais il aurait été malhonnête de faire croire au jeune homme qu'ils avaient un avenir ensemble.